

## JOUR 9 : DAKAR ET GOREE



Matinée cool. La chambre est si calme que malgré la proximité du rivage, on ne se réveille « naturellement » que vers 9 heures ! Petit déjeuner 9 h 30. Le buffet est sympa et j'arrive à garnir mon assiette de charcuteries, fromages et sucres lents. Vers 11 heures, un grand bus vient prendre ceux qui n'ont pas opté pour la

découverte solitaire de l'ancienne capitale de l'Afrique Occidentale Française où sont partis à la découverte d'une école parrainée par la fondation Latécoère.

On retrouve les rues grouillantes et chamarrées mais le trajet ne me laisse pas l'impression d'une « belle ville ». Beaucoup de chantiers à l'allure abandonnée, des constructions même récentes assez lépreuses et des rues somme toute assez sales et négligées comme souvent en Afrique. Le beau bâtiment de l'ancienne gare coloniale est noyé au milieu de travaux qui semblent s'éterniser.



La gare maritime est, comme toutes les gares maritimes du monde, pleine d'une foule fébrile, bruyante et colorée. A travers une lucarne de 30 centimètres de côté, les préposés aux billets s'activent mollement.



La gestion des performances humaines ne semble pas avoir atteint cette partie du globe. De jeunes beautés sénégalaises pas farouches ont mis leurs plus beaux atours pour une escapade festive d'une journée dans les îles. Ça pépie, ça pouffe de rire, ça pousse des cris stridents rapides à grimper dans les aigus puis prompts à s'évanouir dans le brouhaha. L'ambiance est bon enfant. De plus, il fait beau avec juste cette petite brume de mer ténue qui court sur l'Océan rendant la scène un soupçon mystérieuse.



On ne passe que peu de temps dans la grande salle d'embarquement où 200 voyageurs occupent leur temps devant un grand écran plat de télévision heureusement muet.



La zone des passagers n'occupe qu'une infime partie de l'énorme port. Du premier étage de la gare, la vue sur les installations est réellement impressionnante car les bateaux de marchandises sont à quai à perte de vue.

Pétroliers avec leur labyrinthe de tuyauteries sur le pont, cargos ventrus aux lignes généreuses comme on ne les voit plus dans nos contrées, caboteurs se livrant à on ne sait quel trafic et, surtout, une multitude de vieux rafiots rabibochés sur lesquels on hésiterait à faire le trajet du « ferryboat » marseillais...

Sagement et sans la moindre bousculade, on embarque. Le trajet est court jusqu'à l'île de Gorée puisqu'il ne doit durer qu'une vingtaine de minutes, alors, bien sûr, pour profiter du spectacle, on reste sur le pont. Il fait doux et les Tee Shirts sont bien suffisants. L'embarquement pour les îles, c'est toujours un moment de joies et de promesses. La découverte d'un univers tropical insouciant comme celui que nous ont légué Paul et Virginie, les retrouvailles d'une végétation foisonnante et d'une mer de chlorophylle après les couleurs lagons de la traversée, la surprise d'un lieu inconnu. Mais c'est vrai aussi que la destination de Gorée n'incite pas à l'exubérance dans le comportement car son histoire d'un proche passé est d'avoir hébergé l'une des activités les plus sordides de l'homme : la traite des esclaves pour la mise en valeur et l'exploitation des colonies.



Ce n'est pas une île montagneuse volcanique comme à la Réunion ou en Polynésie, juste une petite colline perdue à quelques encablures de la côte avec, à ses pieds, un village et son port. En s'approchant du rivage, nous sommes salués par les piroguiers qui rentrent de la pêche avec de grands gestes de bienvenue mais on ne peut ignorer un grand fort bas, rond et massif qui garde l'entrée du mouillage.



Les enfants jouent dans l'eau peu profonde entre les chaloupes élancées et interpellent les voyageurs pour qu'ils leur lancent une pièce qu'ils se feront un plaisir de remonter des fonds marins, de l'exhiber et ...de la garder...

Une grande place de sable, bordée de maisons à l'architecture française des années 1900 s'ouvre vers l'embarcadere. Les heures sombres

de la petite cité sont maintenant lointaines et ce passé douloureux sert maintenant de moteur au développement touristique : commerces divers et restaurants en tous genres ont grignoté l'espace. La jeunesse dorée vient y passer la journée et s'y faire photographier. Les guides qui nous ont pris en charge depuis Dakar confirment à un hôtelier une quarantaine de poulets yassa pour le déjeuner et on s'enfonce dans le circuit touristique obligatoire et bien balisé de points de vente en lieux d'achats...



J'ai beaucoup de plaisir à retrouver un baobab dont les énormes fruits pendent au bout des branches comme des cucurbitacées. Ils me rappellent un brouet de mil à la sauce baobab, verte, pris à Ouagadougou et qui était particulièrement infect. Et puis, il y a ces énormes bouquets d'acacias qui n'ont rien à voir avec notre espèce européenne, et portent des fleurs et de curieux fruits en même temps. Dans les jardinets transformés en ateliers de couture, des femmes portant

d'amples boubous de coton aux couleurs et motifs gais et soutenus proposent des étoles brodées et des robes à l'europpenne.



C'est vrai que le touriste étranger ou de passage a du mal à s'imaginer en boubou une fois rentré chez lui. Un peu plus haut dans la grimette, un artiste plasticien a déposé au pied du mur des compositions où il recycle des téléphones portables et des objets du quotidien en tableaux surprenants. Et puis, un autre détail, avec une emphase digne d'un avocat passant un concours de rhétorique, un discours qui doit tourner en boucle depuis un temps certain sur sa technique unique au monde pour réaliser une œuvre d'art avec seulement plusieurs variétés de sables. L'environnement proche est plutôt du genre délaissé. Dépotoirs où des chèvres broutent surtout des papiers gras et des emballages divers ; arrières cours-débarras où paissent on ne sait quoi des vaches débonnaires et placides.

Bref, le cadre n'a rien de folichon et on n'a manifestement ici pas intégré le fait qu'avec une telle histoire, un lieu propre et entretenu attirerait du monde. On vaque à l'essentiel et à l'immédiat : on fait du commerce et on nourrit.



Au sommet de la colline, on nous montre fièrement un monument délabré où serait passé un homme illustre dont j'ai oublié le nom. Des pépiniéristes proposent des pieds de baobabs ou de flamboyants mais je ne suis pas sûr que BUUH aurait apprécié un pied de baobab dans la soute et pourtant...j'en avais bien envie... Un beau vieillard offre à la vente un lot de statuettes semblables à celles que l'on trouve maintenant sur les trottoirs de toutes les foires-kermesses françaises.

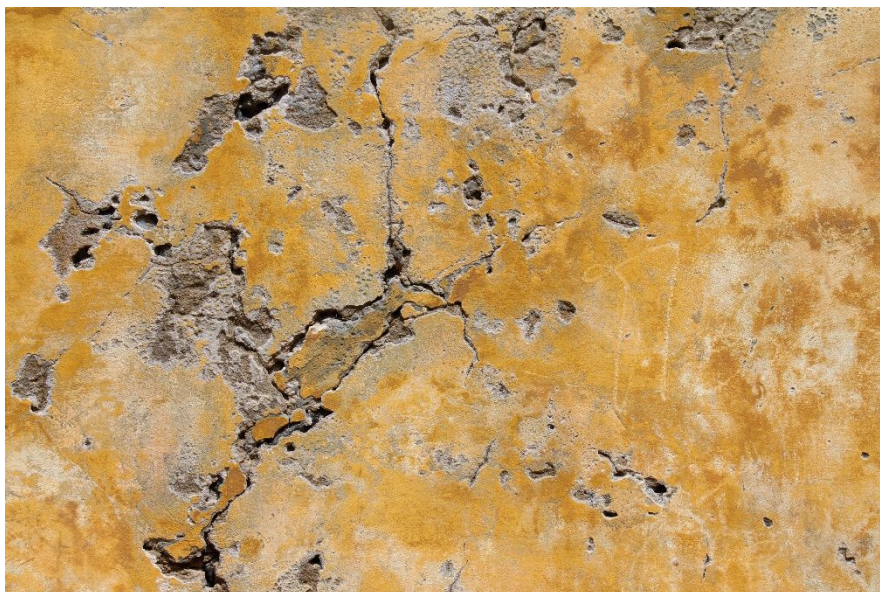


En redescendant vers le village, je suis bluffé par une façon ingénieuse de transformer un relais de téléphonie en palmier géant.



Super idée à récupérer ? Bah ! Le palmier en Alsace ne choquerait-il pas autant qu'un pylône de téléphonie ? Les précipitations de la saison des pluies ont ruiné les rues et le salpêtre monte à l'assaut des crépis mais le tout a un certain charme.

Au rez de chaussée d'une bâtisse évoquant la version locale d'un HLM, des femmes bavardent entre elles mais refusent d'être photographiée tandis qu'une de leurs amies suspend son linge à sécher. Partout des enfants souriants jouent et aucun ne mendie.



Sur la grand 'place du port, autrefois lieu d'embarquement de ces pauvres bougres pour des destins infernaux, des senteurs appétissantes s'élèvent en volutes bien grasses. Au Sénégal, pays à large majorité musulmane, on peut prendre une large bière en passant à table.



Et ça change un peu la donne car l'eau plate et le thé à la menthe lassent un peu le gosier occidental. Près de la moitié de la place est occupée par des cafés restaurants qui ont étendu leur surface d'accueil au maximum. On apprécie de fouler à pied ce sable soyeux et doux et de s'asseoir à l'extérieur car le soleil est très supportable. Chaque jour, à chaque repas, le poulet Yassa est au menu. C'est du reste assez bon et l'ennui ne vient que de la répétition...

*D'abord réaliser une marinade avec de l'huile, un jus de 4 citrons, une gousse d'ail écrasée et 2 oignons émincés. Saler, poivrer, pimenter et plonger les morceaux de poulets à mariner pendant 12 heures en les remuant de temps en temps pour qu'ils soient bien imprégnés. Retirer les morceaux de poulets pour les faire griller à la poêle ou sur la braise. Eplucher trois autres oignons et, après les avoir émincés, les faire revenir dans une marmite avec de l'huile et du piment. Rajouter la marinade, les feuilles de laurier et de la moutarde. Puis rajouter les morceaux de poulets. Faire cuire la viande dans son bouillon pendant 1 heure puis la servir bien chaude avec du riz blanc.*

L'odeur est appétissante et le goût, pas mal du tout rappelle un peu le « riz gras » présent dans toute cette bande sahélienne !



Les maisons d'esclaves ne peuvent être que glauques. Cellules borgnes où l'on entassait les malheureux avant leur envoi outre Atlantique, cachots pour les récalcitrants, chaînes... Tout ceci est abominable mais j'ai déjà vu la même chose à Zanzibar ou à Tazé au Yémen. Les lieux de privation de liberté de ce type sont partout abjects et ont existé sur tous les continents et à toutes les époques. Ici, il s'y

rajoute l'exil sans espoir de retour et l'extinction programmée de peuplades entières avec leurs cultures et mémoires. L'homme blanc n'y a pas brillé par les qualités d'humaniste dont il se parait ni par la mise en application des valeurs de sa foi mais on oublie trop souvent que ce n'était pas lui qui faisait des razzias d'esclaves mais les peuplades autochtones entre elles. Et ne tombons pas dans la naïveté d'imaginer cette pratique ignoble disparue. Il reste, en Afrique et au Moyen Orient, des situations humaines courantes qui me paraissent proche de ces traditions esclavagistes. En France, rendons grâce à Victor Schoelcher, l'alsacien de Fessenheim, d'avoir livré et gagné son inlassable combat contre cette abomination.

Sur la grande place, les touristes d'un jour se font photographier dans un grand cœur rouge qui porte l'espoir d'un plus jamais ça. Quelques rares occidentaux se dorment au soleil au pied du grand fort rond et les enfants poursuivent leurs plongées vers les francs CFA et les euros.

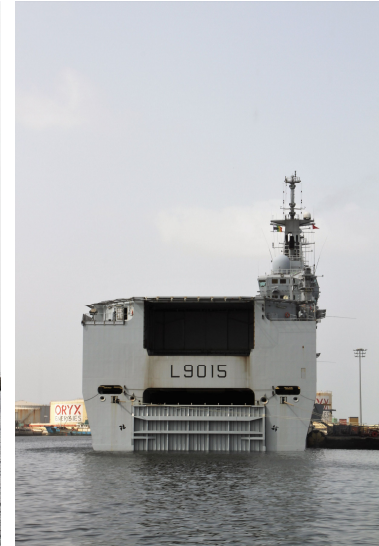




On reprend le bateau pour Dakar. Sur le pont, les jeunes Sénégalais ont l'oreille vissée au smartphone comme partout ou, sinon, les pouces qui tapent des messages. Ça chahute, ça drague, ça séduit ! A l'entrée du port, le Dixmude, bâtiment français de commandement et de projection, fait relâche, accosté à un quai désert. L'activité portuaire ne s'est pas démobilisée depuis ce matin. On débarque pour retrouver notre bus puis traverser la ville afin de rejoindre notre hôtel. La journée est loin d'être terminée alors on savoure ces moments de repos avant la longue remontée vers l'Europe.



Lors du briefing bien détaillé comme toujours - mais qui va vite - il est quasi impossible de prendre des notes et tout le monde photographie les slides au téléphone portable, on apprend quelques modifications dans le déroulement du trajet. Demain matin, toutes les machines se rendent bien entendu à Saint Louis du Sénégal mais il n'a été opéré qu'un plein très partiel aux « avions gourmands » pour qu'ils puissent vider les fûts prépositionnés à Saint Louis puis à Nouakchott.



Là encore, les mécanos ont fait un super boulot de pompistes et de mathématiciens pour jongler entre l'essence disponible ici, celle qui reste dans les stocks disséminés sur le trajet retour et la taille des réservoirs. Le parcours vers Saint Louis ne présente aucune difficulté puisque le temps est prévu beau et qu'il faut simplement suivre la côte à l'altitude désirée. Allumer les phares au décollage pour contrer le péril aviaire...

Ce soir, le repas va s'éterniser à table comme pour de bons français normaux. Certains sortiront même en boîte. Nous récupérons nos combinaisons propres, quel bonheur !

Mais il est des moments hors du temps où l'on a envie de prolonger les instants magiques dans la moiteur et la touffeur intertropicale. En France, l'automne commence dans quelques jours alors qu'ici, en principe, la saison des pluies se termine et que les orages sont passés. Je me transporte donc sur la terrasse, au-dessus de la piscine d'où montent encore des cris de joie et au-dessus d'une mer dont la masse s'est confondue avec un ciel d'encre.

Au milieu de quelques fumeurs pestiférés, c'est le moment de sortir ma pipe et mon tabac brun. Avec une bonne « gazelle » bien fraîche, la bière sénégalaise, si ce n'est pas le bonheur, ça y ressemble beaucoup !

Demain, une autre escale mythique de l'Aéropostale. En attendant, je savoure, dans l'air lourd, des volutes de fumée bleutée qui se dissipent lentement en tourbillonnant dans l'atmosphère africaine.

